

CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald; The Young Politician*.
Toronto: Macmillan, 1952. 524 p. \$5.75.

Michel Brunet

Volume 6, numéro 4, mars 1953

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M. (1953). Compte rendu de [CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald; The Young Politician*. Toronto: Macmillan, 1952. 524 p. \$5.75.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(4), 579–582. <https://doi.org/10.7202/301561ar>

CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald; The Young Politician*. Toronto: Macmillan, 1952. 524 p. \$5.75.

Depuis longtemps, on savait que M. Creighton préparait une biographie de Macdonald. Cette nouvelle avait réjoui tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada. Professeur à l'Université de Toronto, auteur de volumes et d'études d'une haute valeur scientifique (*The Commercial Empire of the St Lawrence, 1760—1850; Dominion of the North: A History of Canada; British North America at Confederation*), M. Creighton s'était imposé dans les milieux universitaires comme l'un des maîtres contemporains de l'historiographie anglo-canadienne. Il semblait l'historien tout désigné pour écrire une excellente biographie de celui qu'on peut appeler, à juste titre, le principal fondateur du Canada contemporain.

L'auteur eut le privilège de poursuivre ses recherches en toute quiétude. A notre connaissance, aucun historien du Canada anglais ou du Canada français n'a bénéficié jusqu'ici des mêmes avantages. L'Université de Toronto lui accorda de nombreux congés d'études et l'aida financièrement. La Fondation Rockefeller ((États-Unis) et la Fondation Nuffield (Royaume-Uni) lui octroyèrent des bourses généreuses. (Rappelons que les recherches des historiens, des économistes et des sociologues exigent des déboursés aussi importants que ceux que l'on consent beaucoup plus facilement lorsqu'il s'agit de financer les travaux des médecins, des chimistes, des physiciens et des agronomes.) Aux archives publiques du Canada (les papiers personnels de Macdonald comptent plus de 500 volumes), aux Archives de la province d'Ontario, au Public Record Office de Londres, au British Museum, aux Archives royales du château de Windsor, dans les principales bibliothèques du Canada et du Royaume-Uni, il obtint la collaboration empressée des archivistes et des bibliothécaires mis à son entière disposition. En un mot, on n'a rien négligé pour aider M. Creighton dans son travail. Lui-même le reconnaît (p. VIII). Autre avantage: les études de ses devanciers et des autres historiens contemporains d'Angleterre et du Canada lui épargnèrent beaucoup de recherches inutiles.

Dans de telles conditions, la critique a le droit de se montrer très sévère. C'est même un service à rendre à l'auteur puisque celui-ci n'a pas encore complété sa biographie de Macdonald.

Cette étude comprendra deux volumes. Le premier, qui vient d'être publié, se termine le 1er juillet 1867, jour de la mise en vigueur de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord. Pourquoi l'auteur a-t-il intitulé cette première partie *John A. Macdonald: The Young Politician*? En 1867, Macdonald, membre de l'Assemblée du Canada-Uni depuis 1844, ministre pour la première fois en 1847, âgé de 52 ans, n'avait rien d'un politicien novice. Son expérience et son habileté comme coulissier lui donneraient même droit au titre de vieux routier de la politique. Comment expliquer autrement le rôle important que son biographe lui attribue de 1854 à 1867?

Il est évident que M. Creighton n'a pas l'habitude d'écrire des biographies. Il a succombé à toutes les tentations qui guettent les biographes, même

les plus avertis et les plus prudents. La plus grande faiblesse de tout biographe c'est de nous présenter son héros comme le centre-moteur du développement historique. L'admiration sans bornes, quelque peu naïve, que M. Creighton éprouve pour Macdonald le condamne fatalement à commettre cette erreur de perspective. Le lecteur garde l'impression que de 1845 à 1867 un seul homme, John A. Macdonald de Kingston, vivait, pensait, agissait au Canada. Cet homme omniprésent et omniscient dépassait tous ses contemporains de cent coudées et plus. A lui seul, il occupait toute la scène canadienne. Ne cherchons pas trop à savoir ce qui se passait en dehors du petit monde macdonaldien. M. Creighton nous brosse une image très étriquée de la vie économique, sociale et intellectuelle de la période.

Si, néanmoins, il réussissait à nous faire pénétrer davantage dans l'intimité de son personnage! Il tente quelques louables efforts en ce sens. Son surhomme se montre parfois humain, trop humain même. Particulièrement devant une bouteille. Fut-ce le seul objet féminin de ses attentions? L'auteur s'empresse alors d'aller chercher le manteau de Noé. Certaines pages rappellent quelques descriptions amusantes du délicieux roman de John Marquand, *The Late George Apley*. Le célèbre romancier américain a justement ridiculisé les biographes officiels inspirés par la piété filiale.

L'auteur fait du roman en plusieurs autres circonstances. Il prête gratuitement toutes sortes de pensées et de projets à son héros, tente d'analyser ses réactions, de prévoir ses attitudes, de définir ses objectifs, de préciser sa ligne de conduite (voir p. 332, 337, 349-350, 365). Sa documentation — si on se fie aux références parcimonieuses qu'il nous donne à la fin du livre — ne lui permet pas ces longs développements à vide. Le procédé sert utilement le romancier, mais l'historien-biographe doit avoir l'humilité d'avouer son ignorance lorsqu'il ne s'appuie sur aucun document pour expliquer la manière de penser et d'agir de ses personnages.

Les journaux fournissent à l'auteur une abondante documentation. Les historiens qui négligent cette source importante de renseignements ont grandement tort. Cependant, il faut utiliser les journaux — comme tous les autres documents d'ailleurs — avec beaucoup de prudence. Lors d'une campagne électorale, par exemple, il est peu sûr de s'en remettre à un seul journal partisan pour connaître exactement le climat de la lutte. M. Creighton se fonde uniquement sur le *News*, journal entièrement dévoué au parti libéral-conservateur, pour nous décrire les campagnes électorales de 1861 et de 1863 dans le comté représenté par Macdonald (voir p. 313 et 343). Inévitablement, il ne nous montre qu'un seul côté de la médaille. Il n'a pas jugé nécessaire de dépouiller un seul journal canadien-français. On ne relève que deux citations extraites de *La Minerve* (dans l'épilogue, p. 467 et 468). Qu'aurait été la carrière politique de John A. Macdonald sans l'appui donné par les électeurs du Bas-Canada au parti libéral-conservateur? Elle n'aurait certes pas intéressé l'historien Creighton. Celui-ci n'a pas cherché à nous dire comment la presse française voyait, attaquait, défendait son héros. Cette grave négligence rend l'œuvre incomplète et diminue son objectivité.

Qui peut nous affirmer que l'auteur n'a pas fait un choix aussi arbitraire

dans sa documentation manuscrite ? Si l'on se base sur les références citées, Macdonald semble n'avoir eu que très peu de correspondants canadiens-français. On trouvera une lettre de Cauchon (p. 344). Les hommes politiques du Bas-Canada avaient-ils des relations suivies avec l'homme qui — selon M. Creighton — joua un rôle si important dans la politique canadienne avant 1867 ? Mystère. Il est vrai que l'auteur procède de façon à créer l'impression que les membres canadiens-français des cabinets qui se succédèrent sous l'Union avaient peu de relief (en particulier, voir p. 116 et 216). Il emploie généreusement, en parlant d'eux, les mots "*incompetent*" et "*mediocrities*". Seul Cartier obtiendra partiellement grâce devant ce juge sévère pour ceux qui ne bénéficient pas de sa sympathie totalitaire. Et encore ! Même lorsque Cartier est incontestablement le chef du gouvernement, M. Creighton ne peut s'empêcher d'écrire "le ministère de M. Macdonald" ou "son ministère" (voir p. 272, 284 et 325).

Tout historien impartial, capable de reconnaître ses préjugés et de s'élever au-dessus d'eux, admettra que les hommes politiques canadiens-français chargés de défendre les intérêts de leurs compatriotes durant cette période ne furent pas tous des lumières et des génies. Leurs associés anglo-canadiens, surent en tirer profit. Cependant, il semble que le Canada anglais a eu, lui aussi, son contingent de "petits" grands hommes. Pourquoi l'historien ne présente-t-il, ici encore, qu'un seul côté de la médaille ? Est-ce faire preuve d'objectivité et d'impartialité ?

Il est évident que M. Creighton entretient de nombreux préjugés. Il ne tente même pas de les mettre en sourdine. Sans aucun doute, il n'aime pas Olivier Mowat (voir p. 310 et 343). Voit-il en lui, dès 1861, l'homme qui luttera, après 1872, contre Sir John A. Macdonald pour défendre avec succès l'autonomie des provinces ? On le soupçonnerait. Gladstone lui déplait souverainement (voir p. 465). George Brown n'a que peu de mérite à ses yeux. Il s'en sert comme repoussoir pour grandir son héros. C'est, en général, la fonction qu'il assigne à tous les contemporains de Macdonald. Lorsqu'il analyse le projet de confédération tel qu'exposé par celui-ci, il semble vouloir mettre en pièces tous ceux qui s'opposent, de nos jours, à la centralisation fédérale (voir p. 375). Il n'a pas oublié qu'il a été conseiller de la Commission Rowell-Sirois. Sa foi impérialiste et son admiration pour les institutions britanniques atteignent des sommets où Macdonald lui-même ne s'est peut-être jamais rendu.

Parfois, l'auteur ne suit pas assez rigoureusement l'ordre chronologique. Cet oubli lui joue de mauvais tours (voir p. 206, 395, 396, 409). Les événements ne s'accordent pas toujours avec les pensées et les réactions des personnages. Mais ce n'est pas là le plus grave défaut du livre.

M. Creighton caressait l'ambition légitime de publier "a re-examination of Macdonald's career in the light of all the evidence now available" (p. VII). Il résume ainsi la carrière de son héros: "Macdonald's profoundest purpose in political life was to preserve that autonomy [du Canada britannique], in co-operation with Great Britain, and against the United States. Confederation, his most ambitious political project, was in essence a design

for the defence of that separateness" (p. 442-443). Il n'était pas nécessaire d'écrire un gros bouquin pour nous apprendre cela. Personne ne mettra en doute cette conclusion de l'auteur. Depuis longtemps, nous savions quelle avait été l'œuvre de Macdonald. Oeuvre qu'il n'a pas réalisée seul, d'ailleurs. M. Creighton l'oublie trop facilement. Nous aurions aimé savoir comment le jeune avocat ambitieux et besogneux de Kingston s'était graduellement élevé à la stature de fondateur de nation. L'auteur a voulu nous le dire. Même si sa biographie se lit avec intérêt, il faut avouer qu'il n'y a réussi qu'à demi.

Michel BRUNET

*Institut d'histoire,
Faculté des Lettres,
Université de Montréal.*